

point de vue ethnographique, mais sa critique nous paraît l'un des points les moins solides de son argumentation.

A quoi bon d'ailleurs prolonger un débat d'importance secondaire? Les arguments ethnographiques, philologiques, historiques, n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont conformes à la volonté librement exprimée des populations; les notions de race, de langue ou d'histoire ne sont à considérer qu'en tant qu'elles servent à déterminer cette volonté; ce sont des moyens de propagande, mais dans la volonté des populations, et seulement là, est le critère de la réalité, le fondement objectif du droit. Il est vain de démontrer à des Valaques qu'historiquement ils sont Grecs s'ils veulent être Roumains, et inversement, ou à des Bulgares qu'ils sont Serbes. Mais le fait que l'on soit tenté de l'essayer, que les propagandes diverses travaillent à gagner des adhérents à leur cause, prouve tout au moins qu'en Macédoine les volontés nationales ne paraissent pas encore nettement conscientes d'elles-mêmes. Il est hors de doute que les propagandes rivales ont fait passer, en quelques mois d'intervalle, des villages de l'exarchisme au patriarcat, de l'hellénisme au roumanisme, et réciproquement. Il est certain, d'autre part, que chaque nationalité, — mais surtout la bulgare, — dispose d'une élite passionnément dévouée, capable de dévouement et d'héroïsme pour la cause qu'elle embrassée, et dont le nationalisme de bon aloi mérite d'être respecté. Mais si le pays avait été aussi complètement bulgare que les Bulgares l'ont cru, la révolution tentée en 1903 aurait pu y réussir dans les mêmes conditions qu'elle a réussi, en 1883, à Philippopoli. Le fait qu'elle a échoué et que les bandes ne sont pas parvenues à déterminer un soulèvement